

La technologie vient à l'aide? L'Internet dans les universités Entretien avec Andrew Feenberg

Nicholas Hauck

Numéro 219, mars-avril 2008

Les médias pensent-ils?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16974ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Hauck, N. (2008). La technologie vient à l'aide? L'Internet dans les universités : entretien avec Andrew Feenberg. *Spirale*, (219), 23-25.

Le corollaire doit être considéré: quelle radio pour la littérature? D'un côté, les auditeurs ne peuvent plus compter sur la radio publique: le remplacement navrant de la Chaîne culturelle par Espace musique et le désengagement culturel qui en résulte ont été assez commentés. De l'autre côté, on doit constater l'inconciliabilité évidente entre la littérature et les radios commerciales: leur but premier est de faire de l'argent, et un livre, fût-il de Marie Laberge, ne vendra jamais autant que les Ice Capades.

Par conséquent, le terrain le plus favorable à la diffusion de la littérature est pour le moment la radio communautaire, avec des stations comme CISM, CIBL et Radio Ville-Marie à Montréal, ou CHYZ à Québec. De prime abord, ce type de radio semble peu propice aux livres, puisque les stations communautaires développent souvent leur créneau musical avant tout. Autre problème: de par leur mandat, elles diffusent pour un auditoire restreint. Le bassin d'auditeurs étant limité, les chances sont moindres de faire naître des adhérents. De plus, l'un des handicaps majeurs de la radio communautaire est son semi-professionnalisme: généralement ses animateurs n'ont aucune formation radiophonique et ne sont pas payés. La qualité des émissions peut donc s'en ressentir peu ou prou.

Malgré ces problèmes, elle offre plusieurs avantages appréciables en ce qui a trait à la littérature. Le premier avantage provient de la nature du média radiophonique. Celui-ci repose sur la voix, qui est sans doute l'un des modes de communication les plus intimes, les plus pénétrants. Cela contrairement à l'image, superficielle et appelant à la projection des fantasmes plutôt qu'à la réflexion. On pardonne à la voix de prendre son temps; à l'image, non. Il existe une relation privilégiée entre la radio et la littérature. Le débit radiophonique correspond à peu près au rythme de la lecture. Il faut entendre André Dussollier lire Proust pour découvrir à quel point la parole est un écran pour

l'art littéraire. Le souffle, support premier des mots et de la pensée, est plus à même que l'écrit ou l'écran de faire apprécier l'univers des livres.

Plus concrètement, les ondes communautaires sont accessibles à tout citoyen. En effet, n'importe qui, pour peu qu'il ait une certaine culture et une diction correcte, peut proposer un projet d'émission et éventuellement le voir être accepté par le comité de programmation. Une telle accessibilité aux ondes offre, dans la programmation et dans la réalisation d'émissions littéraires, une souplesse inimaginable ailleurs. En outre, l'autonomie des stations communautaires garantit leur impartialité. Les « plogues » et le placement de produits sont plutôt le fait des grands groupes dont les divers intérêts sont convergents, le groupe Quebecor étant le plus notoire. Le fait d'opérer en marge du phénomène de concentration des médias permet aux radios communautaires de porter sur les livres un jugement libre de tout biais mercantile. Enfin, ce type de station encourage une programmation qui se situe, encore une fois, en marge des grands courants. Il sera donc possible d'interviewer des auteurs peu connus, dont les œuvres présentent un intérêt certain sans être connues du grand public. L'ouverture de ces radios à l'originalité, à la rareté est notable. Une telle largeur d'esprit permettra peut-être d'atteindre ce qui représente la meilleure couverture du domaine littéraire dans les médias, c'est-à-dire une couverture à la fois riche et nuancée. ●

DOSSIER **LES MÉDIAS PENSENT-ILS ?**

La technologie vient à l'aide ?

L'Internet dans les universités

ENTRETIEN avec Andrew Feenberg

Propos recueillis par NICHOLAS HAUCK

Andrew Feenberg occupe actuellement la Chaire de recherche du Canada en Philosophie de la technologie à l'Université Simon Fraser où il dirige le laboratoire ACT. Il est l'auteur de plusieurs livres sur la théorie critique et les rapports entre la société et la technologie, tels que *Critical Theory of Technology* (1991), *Alternative Modernity* (1995) et *Heidegger and Marcuse: The Catastrophe and Redemption of History* (2005).

SPIRALE: Dr Feenberg, vous êtes un des pionniers dans le domaine de l'éducation en ligne. Vous avez contribué au développement d'un programme à Western Behavioral Sciences Institute, la première institution à offrir un enseignement dispensé principalement par ordinateur. Aujourd'hui, vous êtes engagé dans un projet qui vise à étudier dans une perspective comparatiste les interactions « réelles » et les interactions « virtuelles », et les effets pédagogiques de ces interactions. Depuis la fondation du programme de WBSI, des développements quantitatifs ont certes eu lieu. Mais est-ce que votre approche a subi des changements qualitatifs avec l'émergence de l'Internet ?

ANDREW FEENBERG: Il y a beaucoup plus de continuité que de différences. Le projet originel à WBSI a été lancé en 1982, alors vous pouvez imaginer l'équipement dont nous disposions: les ordinateurs n'avaient que 48k de RAM. On peut dire que tout a changé, certainement d'un point de vue quantitatif. Mais d'un point de vue qualitatif, la grande différence est que ceux et celles qui sont moins aventureux et moins calés en informatique peuvent désormais avoir accès plus facilement aux ordinateurs. Le projet sur lequel je travaille en ce moment implique un nouveau logiciel visant à améliorer les forums de discussion en ligne — on avait déjà pensé à ces améliorations en 1982. Pour qu'un cours en ligne soit réussi, il faut envoyer vos réponses aux autres élèves et au professeur, et il faut recevoir des réponses. Alors, même s'il y a de grandes différences entre l'Internet et ce avec quoi on travaillait en 1982, ces différences n'affectent pas vraiment le contenu du texte. C'est dire que ▶

des aspects observés il y a vingt-cinq ans sont encore pertinents... Certains problèmes existent toujours, même avec les progrès technologiques. Par exemple, le but d'un cours en ligne est d'échanger avec les autres participants. On ne soumet pas simplement un texte, il faut aussi lire et répondre aux autres textes, et le professeur doit faciliter ces échanges. Comment encourager cet aspect dialogique? Si on considère l'archive de la discussion comme une ressource, il faut alors concevoir une méthode qui permette de souligner et de sélectionner certaines sections du texte comme on le fait quand on lit un livre ou un article. C'est difficile à faire avec la technologie actuelle, alors on a créé un logiciel qui vous permet de souligner les extraits qui semblent importants. De plus, ce logiciel vous permet d'écrire des commentaires dans la marge et de les classer grâce à des étiquettes. De cette façon, le ou la participant(e) peut retracer le développement de la discussion, lier les idées autour d'un sujet central ou résumer la discussion.

SPIRALE: Ce logiciel offre donc une réponse à ceux et celles qui disent que la technologie, surtout avec l'émergence de l'Internet, condamne l'individu à adopter une attitude passive. Cette position est devenue un lieu commun dans les universités où la formation repose davantage sur l'interaction en face-à-face.

ANDREW FEENBERG: Certains professeurs croient qu'en affichant le matériel didactique sur un site, ils créent un cours en ligne et contribuent ainsi à la formation des étudiants. Je pense que ce type de formation est frauduleux. Il n'y a pas de différence entre l'utilisation d'une technologie sophistiquée et la distribution des photocopies en classe. C'est commode, mais ce n'est pas un cours. Ce qui fait qu'un cours est un cours est la participation des élèves et du professeur à une conversation productive qui a une valeur heuristique. Il y a plusieurs cours qui sont constitués de conférences et qui sont beaucoup moins interactifs que de bonnes discussions en ligne ou des séminaires. La simple lecture du matériel didactique ne constitue pas un cours. L'administration peut vous le facturer comme s'il s'agissait d'un cours, mais c'est une escroquerie. C'est comme si la bibliothèque municipale vous demandait 11 000 \$ par année pour emprunter des livres et vous donnait un diplôme, après trois ou quatre ans. Cela n'est pas une formation, de l'autodidactisme peut-être, mais pas une formation universitaire. Il y a une pédagogie légitime qui réussit en ligne, et c'est la pédagogie du type discussion-séminaire. C'est ce type de pédagogie qu'on subventionne et qu'on encourage à essayer.

SPIRALE: Vous avez écrit que la communauté globale et la pédagogie en ligne permettent que « *the usual rhetoric, inspired by television journalism, gave way to the authority of local experience* ».¹

Néanmoins, l'Internet est aujourd'hui envahi par la publicité et influencé par le monopole des grandes sociétés informatiques qui visent à contrôler les domaines publics en ligne.

ANDREW FEENBERG: Le concept de communauté globale était fondamental dans le cadre de notre programme. On a recruté des gens de partout et on a établi des contacts internationaux qui ont permis l'agrandissement de notre réseau. Cette communauté virtuelle privilégiait des discussions sérieuses et critiques. Les gens qui s'expriment sur le Web aujourd'hui ne sont pas nécessairement aussi incisifs; ils n'ont pas nécessairement été recrutés sur la base de leurs compétences. On retrouve donc maintenant sur l'Internet un échantillon représentatif de la population. Si vous n'aimez pas ces gens, leurs propos, leurs points de vue, vous avez un problème autant avec la société en général qu'avec la technologie. Si vous lisez les journaux canadiens, vous ne recevrez *grosso modo* qu'un seul point de vue, livré par un groupe homogène qui partage les mêmes opinions et qui considère importantes les mêmes choses. Avec l'Internet, cette homogénéisation n'est plus aussi absolue. Je ne pense pas que les sociétés contrôlent nécessairement ce que les gens disent en ligne. Il y a une abondance de discussions autour de toutes sortes de sujets, et je pense que beaucoup sont éclairantes. C'est vrai qu'il y a des intérêts commerciaux en ligne et beaucoup de publicité, mais ce n'est pas aussi invasif que la publicité télévisée parce que cette dernière occupe tout l'écran, il n'y a rien d'autre à regarder et c'est difficile d'y échapper. Avec l'Internet, il y a toujours d'autres contenus sur la même page. La télévision, surtout les chaînes de télévision, est une abomination. En ligne, je ne remarque même pas la publicité, et je me demande jusqu'à quel point c'est une expérience commune à tout le monde. Des sociétés ont essayé de développer des publicités en ligne pour attirer l'attention des gens, mais il y a toujours quelqu'un qui développe un logiciel pour les bloquer. C'est beaucoup plus facile qu'avec la télévision parce que le fureteur même est un logiciel; la télévision est un média complètement univoque. On peut modifier le fureteur en reconfigurant le logiciel pour lui permettre de bloquer ou d'éliminer la publicité. C'est un grand problème pour les publicitaires.

SPIRALE: La structure même de l'Internet fait que cette technologie est différente; elle mène à plus de contrôle de la part du client, une idée liée à votre théorie de l'instrumentalisation. Contre les théories essentialistes de la technologie, comme celle de Heidegger, vous proposez que « *the degradation of labor, education, and the environment is rooted not in technology per se, but in the antidemocratic values that govern technological development* ».² Par contre, vous ne soutenez pas entièrement les théories instrumentalistes non plus qui considèrent la technologie comme un outil neutre. Votre théorie soutient que la technologie doit être analysée à deux niveaux...

ANDREW FEENBERG: Heidegger a découvert les ordinateurs alors qu'ils étaient encore dans leur enfance. Il a écrit que les ordinateurs remplaceraient notre langue naturelle par une langue technologique basée sur l'opposition binaire de un et de zéro. Mais aujourd'hui, les ordinateurs représentent des choses beaucoup plus complexes qui ne peuvent pas être réduites à une langue technologique. Il y a seulement vingt-six lettres dans l'alphabet, mais ce n'était pas un problème pour Shakespeare. Donc, le fait qu'il y ait seulement deux lettres dans l'alphabet technologique ne pose pas de problème en soi. On peut représenter presque tout. Ces objections essentialistes s'appuient sur l'idée suivante: les technologies sont accompagnées des valeurs et des objectifs inhérents à la nature même de la technologie. Heidegger affirme que la technologie est une malédiction, qu'elle annonce la mort de la culture humaniste parce qu'elle est basée sur les mathématiques. Au contraire, selon la théorie instrumentaliste, les technologies sont de simples moyens pour atteindre un but, quel que soit le but. La prémisse sous-jacente à cette théorie soutient que la technologie est neutre, qu'elle n'a pas de valeurs aprioriques. Selon les instrumentalistes, les communistes et les capitalistes utilisent la

technologie de la même manière. Ces deux théories me semblent inadéquates. La technologie n'est ni coupable ni innocente. Quelle serait la position intermédiaire? Elle n'accepterait ni la thèse du monopole technologique ni celle de la réduction du monde en un objet techniquement manipulable. Elle s'appuierait plutôt sur le constat suivant: les technologies reflètent la société et la société reflète les technologies, ce qui donne lieu à une sorte de co-construction. On peut considérer les technologies comme porteuses de valeurs, mais de valeurs spécifiques à une société donnée... Un manuel d'apprentissage de l'amitié, destiné à la communauté globale, ne fonctionnerait évidemment pas. Les technologies ne représentent pas un monde en elles-mêmes, mais elles incarnent certainement des valeurs culturelles. Ceci est surtout vrai des technologies de la communication. Quelle position occupent-elles dans la vie sociale? Quel est leur rôle? Puisque la technologie dépend de la position qu'elle occupe dans le monde social, un monde sensible à la culture, on ne peut dire qu'elle soit neutre. Elle est biaisée par le rôle qu'elle joue dans la vie sociale, et ce rôle même est conditionné par différents facteurs. Il n'y a pas de réponse absolue à la question « À quoi sert le téléphone? » ou « À quoi sert l'Internet? ». Les réponses potentielles s'inscrivent dans un processus de développement social. La technologie trace des limites et invente de nouveaux rôles sociaux... Personne ne pouvait devenir pilote avant qu'on invente l'avion. Mais il s'agit là de la démarche de Marx. Il se demandait quelles étaient les conditions technologiques générales d'un certain type de société.

SPIRALE: Vous avez été témoin des événements de Mai 68 et vous avez assisté, tout en y participant, à la genèse de l'Internet, deux étapes dans l'histoire culturelle qui ont permis la création de nouveaux espaces alternatifs. Cependant, de nos jours, un certain discours pessimiste se développe autour de la technologie et de la pensée en général. On entend souvent parler de la fin de la pensée et de l'élimination des lieux où cette pensée pouvait s'exercer. Vous avez écrit que « *the struggle over a few emotionally charged issues of human rights ... disguises the hollowness of public debate, the lack of historical perspectives and alternatives* ».³ Pouvez-vous en donner un exemple?

ANDREW FEENBERG: Le débat autour des cellules souches est un bon exemple. La recherche sur ces cellules a donné lieu à un grand scandale public... Pourtant, ce sujet ne constitue pas une urgence. Il y a d'énormes défauts avec le testage et le système d'échantillonnage dans le domaine de la recherche pharmaceutique. Jamais on n'aborde ce problème dans les médias parce que c'est obscur et inintéressant. On lui préfère la huée publique, entretenue notamment par des groupes religieux... On déforme l'espace public, son idée même, en privilégiant ainsi des sujets qui ont une forte charge émotive, voire dramatique... À cette déformation ou *catastrophisation*, s'ajoute une forme de normalisation de la pensée.

SPIRALE: Si les médias masquent les sujets les plus importants en faveur du sensationnalisme, que répondez-vous à ceux qui affirment que la technologie est la complice des pouvoirs médiatiques? Qu'elle en est responsable?

ANDREW FEENBERG: Je pense que les médias sont un grand désastre. Ils ont entamé la démocratie à un tel point qu'il est difficile d'en imaginer le rétablissement. Le pouvoir de la propagande est incroyable. Bien sûr, ce constat est controversé pour ceux et celles qui étudient la communication et qui essaient de défendre les médias, mais je ne vois pas comment cette position peut être défendue après la guerre en Irak — une guerre basée sur des mensonges, des mensonges qui ont réussi.

SPIRALE: Il est regrettable qu'il y ait beaucoup de gens qui amalgament la technologie et les médias en un seul phénomène culturel qu'ils rejettent sans nuances.

ANDREW FEENBERG: On entend de nombreux discours technophobiques, mais je ne vois personne qui boycotte la technologie. Ce type de pétition de principes n'est pas opératoire. Certains se sentent supérieurs parce qu'ils sont contre ceci ou cela, mais ça ne soutient jamais une argumentation. Avec l'Internet, on assiste à un renouveau créatif et scientifique. Alors, cette période historique n'est pas que moribonde. Certes, il y a un incontestable déclin de la militance et de l'engagement politiques, surtout dans l'Ouest. Il y a aussi un sentiment de perte, mais je ne pense pas que la technologie soit la cause de cela. Certaines formes d'utilisation de la technologie isolent, par exemple quand tout le monde se promène branché sur sa musique privée. Pourquoi souhaite-t-on éliminer le

monde? Pourquoi ce grand désir d'isolement, même dans la rue? Je le trouve troublant, et c'est un symptôme de l'accommodation de la technologie à l'esprit public contemporain. Malgré la menace liée aux problèmes environnementaux, la pseudo-menace du terrorisme, et la menace d'un conflit entre les États-Unis et la Russie — qui ont des milliers d'armes nucléaires et qui sont complètement fous —, il existe peu de tribunes pour la libre expression. Les gens sont plus ou moins confinés à ce qu'ils entendent à la télévision. En découle un grand sentiment d'échec dans le domaine public. La technologie est pourtant là pour accroître la vie publique, enfin dès que les gens décident qu'ils veulent en recréer une. Je n'accepte pas l'opinion selon laquelle l'Internet isole les gens. Je pense que la télévision est beaucoup plus puissante et entraîne des conséquences bien plus terribles. Peut-être y a-t-il des effets compensatoires de l'Internet qui méritent davantage notre attention que ses aspects strictement négatifs? S'il y a une chose épouvantable que la technologie nous a donnée pendant les cinquante dernières années, c'est la télévision. Inventée par un homme appelé Farnsworth, la télévision a été vite rachetée par RCA. Dans sa vieillesse, Farnsworth murmurait à ses petits-enfants de ne pas la regarder parce qu'elle ne proposait rien de bon. La technologie en soi n'est pas un problème, c'est la façon dont la technologie s'est développée, c'est sa transformation en instrument de manipulation collective, qui s'avère hautement contestable. ●

Traduit de l'anglais
par Nicholas Hauck et
Martine-Emmanuelle Lapointe

1. Feenberg, Andrew. *Global Networks*, L. Harasim, ed., MIT Press 1993, p 188.
2. Feenberg, Andrew. *Critical Theory of Technology*. New York: Oxford UP, 1991, p 3.
3. Feenberg, Andrew. *Critical Theory of Technology*. New York: Oxford UP, 1991, p 4.